

Cartographie de l'exil

Lectures de l'œuvre de Mahmoud Darwich

Ouvrage coordonné par Kadhim Jihad Hassan

*Contributions de Sinan Antoon, Miguel Casado, René Corona,
Subhi Hadidi, Kadhim Jihad Hassan, Aurélia Hetzel, Hassan Khader,
Farouk Mardam-Bey, Edward Said, Elias Sanbar et Évanghélia Stead*

Études Palestiniennes

 Institut des
Etudes Palestiniennes

Sindbad
ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Quiconque a eu le privilège, comme l'auteur de ces lignes et plusieurs autres contributeurs à cet ouvrage, de travailler de près avec Mahmoud Darwich (1941-2008), à la revue littéraire trimestrielle *Al-Karmel*, fondée et dirigée par lui durant un quart de siècle, a dû se rendre compte de l'importance que le poète palestinien accordait au commentaire et à la lecture critiques. Il avait intégré les essais critiques à ses lectures favorites, et était frappé par la capacité qu'avaient un Eliot, un Valéry ou un Octavio Paz de faire, tout à la fois, œuvre de poète et de théoricien de la littérature. Lui-même, s'il n'a jamais pratiqué la critique littéraire *stricto sensu*, a bien pu, dans ses articles et entretiens, faire montre de grandes compétences dans l'appréciation des textes ainsi que dans l'explication de ses propres choix esthétiques et convictions poétiques.

C'est malheureusement avec retard, au moment où l'excellent ami et poète exceptionnel n'est plus là, qu'une grande percée critique a surgi à l'échelle mondiale autour de ses œuvres et de sa vie. L'on peut dire que les amis et collaborateurs directs de Darwich ont pris une grande part à ce déploiement de lectures et de commentaires novateurs. Cela a commencé par l'invitation lancée par le poète, critique littéraire et traducteur Jean-Baptiste Para à constituer avec lui, pour la revue *Europe* qu'il dirige, un grand cahier consacré à Mahmoud Darwich (qui paraîtra dans le numéro de janvier-février 2017). La richesse des essais que nous avons pu réunir,

venus de différents pays et langues a pu largement satisfaire aux normes de l'approche exigeante et approfondie que le poète appelait de ses vœux à l'égard de son œuvre. Et c'est dans la continuation de ce premier élan que se sont accumulés, au gré des rencontres autour du poète, plusieurs communications et articles. L'ensemble nous a paru, à Farouk Mardam-Bey et à moi-même, méritant d'être réuni dans un volume.

Résumer les textes, comme il est d'usage dans la présentation de certains ouvrages collectifs, me paraît les appauvrir et en atténuer la surprise. Qu'il nous suffise de signaler que ces nouvelles contributions couvrent quelques-uns des axes les plus significatifs de l'œuvre du poète et de sa démarche. La question de la traduction de ses écrits est traitée par son traducteur attitré, l'historien Elias Sanbar, et par le poète, essayiste et traducteur René Corona. Le récit autobiographique, dans sa prose narrative comme dans ses poèmes, est analysé par Miguel Casado, Subhi Hadidi et Aurélia Hetzel. Les rapports de Darwich aux œuvres d'autres poètes et écrivains et son apport à l'usage de l'intertextualité en poésie sont revisités par Farouk Mardam-Bey et l'auteur de ces lignes. D'autres lectures sont consacrées à des éléments poétiques précis, Sinan Antoon explore le maniement par le poète des motifs de l'exode et de la route, et Évanghélia Stead la présence du sable dans ses poèmes. D'autres aspects sont abordés dans ces études, telle la conception que Darwich se faisait de l'Histoire, de la cause palestinienne épousée dans une approche créatrice et vigilante, de l'écriture poétique et d'une éthique exilique. Enfin, deux textes écrits par Edward Said et Hassan Khader apportent de précieux témoignages sur le poète.

Mes remerciements les plus vifs vont à Farouk Mardam-Bey, ainsi qu'à tous les artisans de cet ouvrage, pour en avoir soutenu l'idée et l'avoir rendu possible.

KADHIM JIHAD HASSAN

Hassan Khader

NATIONAL ET UNIVERSEL

J'aimerais commencer par raconter une histoire personnelle qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de raconter à Mahmoud Darwich, bien que de nombreuses occasions nous aient permis de partager des histoires personnelles comme il arrive entre amis.

Je n'ai jamais pensé à lui raconter cette histoire malgré le fait que lui-même y était fortement présent, et qu'elle concerne ma première rencontre avec lui. C'était que je craignais que la lui raconter pût exercer sur lui une certaine pression psychologique, chose qu'un ami se doit d'éviter.

Cette histoire remonte à l'année 1969. J'avais alors seize ans et ma ville natale était tombée sous occupation israélienne depuis deux ans.

Cette année-là, j'ai entendu parler de Mahmoud Darwich, très probablement sur les ondes de la radio égyptienne ou sur celles de la Voix d'al-'Âsifa¹, qui émettait depuis Le Caire aussi. Quand un ami m'a appris qu'il s'était procuré un exemplaire du recueil de poèmes de Mahmoud Darwich intitulé *Un amoureux de Palestine*, j'ai senti que le seul fait de lire un tel ouvrage signifierait que je m'acheminai dans la vie d'une façon peu banale.

1. Fondée par Yasser Arafat en 1965, Al-'Âsifa ("La Tempête") était l'aile militaire de l'OLP. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Ainsi, je suis allé au rendez-vous fixé avec cet ami pour lui emprunter le recueil. Je dois rappeler ici que nous étions alors contraints de vivre sous un couvre-feu s'étendant du début de la tombée de la nuit aux premières lueurs de l'aube.

Les autorités occupantes nous faisaient parfois la largesse de nous accorder une heure supplémentaire au début de la nuit. Mais les heures de couvre-feu changeaient souvent. Et à la longue, les gens ont désespéré de savoir exactement les heures où la circulation nocturne était autorisée, et ont fini par se calfeutrer chez eux dès le coucher du soleil.

Cela signifie que le seul fait de sortir de chez soi après le coucher du soleil était une aventure non négligeable. Je me suis dirigé vers la maison de mon ami avant le début du couvre-feu, dans l'espoir de tenir l'exemplaire en mains et vite rentrer chez moi, la distance entre nos deux maisons n'étant pas grande. Mais une surprise imprévue m'attendait. En effet, je n'ai pas pu résister à l'envie de parcourir l'ouvrage tout en marchant, de lire un fragment par-ci, une strophe par-là, tellement ma curiosité était grande. Ne pouvant plus avancer dans cet état, j'ai choisi dans la rue un endroit éclairé et n'ai cessé de lire qu'une fois dévorée la dernière page.

L'on peut penser que, là, j'ai transgressé les règles du couvre-feu. Cela est vrai. Il est vrai aussi que cela contenait une part de risque, du genre des risques qu'à l'âge de seize ans vous prenez sans hésiter et sans penser aux conséquences.

Quelques semaines après avoir lu *Un amoureux de Palestine*, et après l'avoir relu plusieurs fois et appris de nombreux poèmes par cœur, je me suis trouvé en prison et soumis à la torture.

J'avais déjà lu sur la capacité qu'ont les prisonniers de résister face aux tortionnaires et de diminuer la douleur s'ils fixent leur esprit sur quelque chose d'autre. Et la première chose qui m'est venue alors à l'esprit était les premières strophes d'*Un amoureux de Palestine*.

Pendant que les câbles tressés dessinaient sur le corps nu des lignes sanglantes, ont retenti dans le vide de mon esprit

et de mon cœur les vers : “Tes yeux sont une épine dans le cœur, qui me blesse / et que j’adore et protège du vent¹.”

Il se peut que ces vers aient allégé en moi la douleur pour quelque temps. Je ne me rappelle plus maintenant. Peu importe en tout cas. Le plus important est qu’ils m’apportaient un grand soutien psychologique et ont fourni à celui qui subissait physiquement le martyre un grand sentiment de dignité.

Vous pouvez obtenir une victoire symbolique sur votre tortionnaire s’il vous regarde dans les yeux sans y voir la peur. Tous deux, vous connaissez la vérité, sans paroles, et quand la torture s’intensifie, éclate la preuve.

Pourquoi ai-je tenu à raconter cette histoire personnelle ?

C’est pour dire qu’un grand nombre de Palestiniens et d’Arabes de ma génération, parmi ceux qui ont grandi après la défaite de 1967, ont vécu avec Mahmoud Darwich des expériences et des histoires personnelles très particulières, et que chacun d’eux porte une histoire qu’il pourra raconter, même si elle ne ressemble pas nécessairement à la mienne. En tout cas, elles renvoient toutes à une première expérience fondatrice, celle qui vous pousse à rejoindre une cause commune et à chercher des réponses à des questions touchant au sens de l’être et à sa finalité : qui suis-je ? quelles sont mes qualités ? quel est mon but ? Or ces questions avaient une très grande importance dans les années 1960.

En ce qui me concerne, ces questions ont trouvé leur réponse dans *Un amoureux de Palestine*.

Car voici qu’un fils de mon pays, une personne que je ne connaissais pas, vient pour dire ce que je sens et devine à propos de l’identité, du pays, de la lutte et de l’amour, le dire dans des mots auxquels je pourrais m’identifier, des mots que je sens avoir sur le bout de la langue et vers lesquels il m’a devancé.

1. Ouverture du poème “Un amoureux de Palestine”, dans le recueil éponyme de Mahmoud Darwich.

Le plus important aussi, et c'est là une chose à ne pas oublier dans ces temps catastrophiques où nous assistons à la montée de la droite dans les sphères de la politique et de la religion en Palestine et dans le reste du monde arabe, le plus important est que ce fils de mon pays disait tout ce que je ressentais au sujet de l'identité et d'autres choses déjà évoquées, et il le disait d'une façon très progressiste et humaniste, sans misogynie ni diabolisation de l'ennemi, mais en célébrant l'amour et la vie.

Tant d'amis et de connaissances de Darwich ont dû le rencontrer métaphoriquement ou intellectuellement, au début de l'âge adulte et des grandes aspirations, avant de le rencontrer dans la réalité. Ils ont dû le rencontrer dans des occasions qu'ils se rappellent en tant que constituant une partie importante de leurs premières expériences fondatrices sur plusieurs plans, humain, culturel et politique.

Mais quel est le secret qui a permis à Mahmoud Darwich de réussir à devenir ce qu'il a été ?

Je crois que le secret réside dans le fait qu'il a réuni les deux voix, l'individuelle et la collective, et qu'il a acquis l'aptitude à les réunir dans le moment et le lieu appropriés. C'est sa capacité de développer et d'épurer cette symbiose entre les deux voix, dans un effort continu jusqu'à son dernier souffle, qui lui a valu d'être considéré comme le poète national de son peuple. Et le fait que le commun et le particulier étaient réunis dans un pays appelé Palestine, pays qui a constitué pendant de longues années la cause du mouvement nationaliste arabe œuvrant pour l'indépendance et luttant contre le colonialisme, a fait que ce poète national de son peuple devienne aussi celui des mouvements de libération arabe. En dernier ressort, c'est cela qui lui a garanti aussi une place considérable sur la scène poétique mondiale. La mondialité commence toujours par l'autochtone et le national, avec toutes les qualités humaines et esthétiques, translinguistiques et transnationales qu'ils véhiculent.

Il n'arrive pas, bien sûr, à un poète de se dire par-devers soi : "Je voudrais réunir les deux voix, l'individuelle et la collective."

Et même si un poète prend un tel risque, les bons résultats ne sont pas toujours garantis. Dans son enfance, Mahmoud Darwich a voulu être chevalier et contribuer à sauver son peuple, et il a été fasciné par les récits de chevalerie comme par l'opération consistant à rassembler des lettres et à en faire des vocables. Très tôt, il a récité à l'école en présence du gouverneur militaire israélien un "poème" de son cru, où il se plaignait du vol des terres et a reçu pour cela les réprimandes du maire du village, inféodé aux forces occupantes. Il était évident que, de ce fait, son père pouvait être puni, par la privation de travail par exemple. C'était là un moment décisif dans la vie de Mahmoud, et il n'aurait pas pu avoir une suite sans le courage du père qui a rassuré son fils et l'a encouragé.

Ce drame qui réunit le familial et le personnel, sur fond d'intervention du gouverneur militaire et d'appartenance à une minorité marginalisée et menacée, dans un pays qui devait être le sien, mais qui n'était pas vraiment considéré comme tel, ce drame a été le seuil que l'enfant traversa pour découvrir que la composition de mots étonnants à partir de lettres et de sons était un jeu dangereux, que ce jeu donnait au marginal et au marginalisé le sens de la dignité, et que la dignité elle-même était contagieuse, du moment qu'il était possible de propager le sentiment de dignité personnelle et de l'inculquer à une infinité de marginaux et de marginalisés dans leur propre pays. Cela peut servir de première approche pour parler de l'aptitude à réunir les deux voix, l'individuelle et la collective.

Ici, je dois signaler une assimilation destinée à durer longtemps. En effet, la mère, la biologique, et la métaphorique (la Palestine), occupe dans la poésie de Darwich une place centrale. En transformant un de ses poèmes en chanson, Marcel Khalifé a participé largement à la propagation de cette assimilation¹.

1. Il s'agit du célèbre poème de Mahmoud Darwich, "À ma mère", voir sa traduction par Elias Sanbar in *La terre nous est étroite et autres poèmes*, Paris, Gallimard, "Poésie-Gallimard", 2000, p. 16-17.

La lecture de l'œuvre poétique de Darwich des années durant et les conversations que j'ai eues avec lui sur des souvenirs familiaux et sur les premières années fondatrices me font au contraire croire que le personnage central de ses poésies est le père. Et l'on ne rencontre pas chez lui de meurtre du père dans le sens freudien de la formule, mais plutôt des tentatives de s'identifier à lui, de le réhabiliter dans sa dignité. Souvent, le père, pour Mahmoud, s'est confondu avec le grand-père. Les deux étaient pères, et à travers les deux, il y a renvoi à la centralité de la figure du père. Darwich écrit :

— *Fatigué, père ?*
Je vois la sueur dans tes yeux
Je suis fatigué. Me porteras-tu ?
— *Comme tu m'as porté*
Je porterai cette tendresse
À son commencement et au mien
Et j'irai ce chemin à son terme
et au mien¹.

C'est là un aveu intime. Et toute la démarche poétique et politique de Darwich, jusqu'à son dernier souffle, consistait en une tentative métaphorique de porter le père et de le délivrer de l'humiliation que comportent le statut de réfugié et la perte de la dignité et de la mère patrie ; une douloureuse tentative existentielle pour traverser la route "jusqu'à sa fin", c'est-à-dire récupérer la dignité et la patrie du père, ou "jusqu'à ma fin", c'est-à-dire tout au long des jours lui restant sur cette terre. C'est là une deuxième approche possible pour penser comment et pourquoi les deux voix, l'individuelle et la collective, se sont rencontrées chez Darwich. Signalons ici que cela est vrai pour toute cette génération de militants palestiniens qui se sont identifiés avec le père et n'ont pas cherché à le tuer.

1. M. Darwich, "Jusqu'à sa fin et la mienne", in *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*, trad. Elias Sanbar, Arles, Actes Sud, 1995, p. 34.

La formulation de ces deux approches trouve à mon sens son apogée, d'une façon inouïe, dans son poème "Le Lanceur de dés". C'est l'un de ses poèmes tardifs, écrit dans ce qu'il appelait "le dernier quart d'heure", et auquel il voulait donner la forme d'un bilan. Je cite ici une partie qui représente selon moi l'épreuve, ou plutôt l'expérience fondatrice la plus importante de sa vie, celle de l'exode sous les bombes de la guerre de 1948, que les Arabes appellent "Al-Nakba" (le Désastre), et son installation provisoire avec sa famille comme réfugiés au Liban :

Je marche. Je me hâte. Je cours. Je monte. Je descends. Je crie. J'aboie. Je glapis. J'appelle. Je hulule. J'accélère. Je ralentis. Je bascule. Je m'allège. Je me dessèche. J'avance. Je vole. Je vois. Je ne vois pas. Je trébuche. Je jaunis. Je verdis. Je blêmis. Je me fends. Je larmoie. J'ai soif. Je fatigue. J'ai faim. Je tombe. Je me relève. Je cours. J'oublie. Je vois. Je ne vois pas. Je me souviens. J'entends. Je recouvre la vue. Je délire. J'hallucine. Je chuchote. Je crie. Je ne peux. Je gémis. Je m'affole. Je m'égare. Je diminue. Je me multiplie. Je tombe. Je m'envole. J'atterris. Je saigne. Je m'évanouis¹.

Qui lit "Le Lanceur de dés" constate une ténacité à manier la langue, les symboles et les sentiments mêmes avec économie et sens de l'ellipse. C'était l'occupation majeure de Darwich durant ses dernières années, où il s'y livrait à d'éprouvants questionnements sur le sens de la poésie et de la langue. Et pourtant dans le fragment cité il passa outre tout cela, pour tenter de saisir le moment de la première expérience fondatrice de sa vie, expérience qui est aussi la plus importante et la plus douloureuse. Tous les vocables du fragment concourent à nommer un acte consistant à saisir un seul instant et à le capturer. La course haletante des mots et la douleur qu'ils

1. M. Darwich, "Le Lanceur de dés", in *Le Lanceur de dés et autres poèmes*, trad. Elias Sanbar, avec des photographies d'Ernest Pignon-Ernest, Arles, Actes Sud, 2010, p. 61-62.

expriment pourraient suggérer l'impossibilité de la tentative, les mots adéquats pour nommer un tel instant n'étaient pas encore nés. Et il n'est pas de langage apte à saisir le sens du désastre dans la vie de cet enfant qui, pour notre bonheur et celui de la Palestine, est né dans notre pays, et a vécu en lui et pour lui, et "a été ce qu'il voulait être".

Une autre remarque ici s'impose. En effet, jusqu'ici nous avons parlé de l'enfant charmé par les récits de chevalerie et par l'aptitude à réunir les deux voix, l'individuelle et la collective, ainsi que la centralité de la figure du père et le désastre en tant que première expérience traumatique et fondatrice.

Bien que ces aspects soient saillants dans sa démarche personnelle et créative, si bien qu'ils peuvent servir comme approches possibles de toute l'œuvre darwichienne, les aborder comme s'ils étaient exclusifs de sa démarche ne manquera pas d'exagération. Car on les retrouve, selon différentes modalités et fréquences chez plusieurs autres de sa génération. Mais ce qui lui a permis de les exploiter dans un projet poétique singulier réside dans deux phénomènes étroitement liés.

En fait, le poète, devenu très tôt une "star", n'a pas succombé à la passion de son image dans le miroir. Il y a résisté jusqu'à la fin de ses jours et a continué à croire, d'une façon quasiment mystique et sans prétention, en la puissance de la poésie et en sa capacité de sauver.

Cela demande naturellement des éclaircissements. Des impressions personnelles peuvent y apporter quelques lumières. En effet, à maintes reprises, en entendant Darwich parler de différentes périodes de sa vie, il n'était pas difficile de remarquer qu'il y pensait d'une façon rétrospective comme si elles appartenaient à un autre que lui. Pour cela, il ne taisait pas les sentiments d'étonnement et de satisfaction que le fait d'avoir échappé à tant de dangers courus pendant ces périodes faisait naître en lui.

Son émigration au Caire au début des années 1970, par exemple, représente un événement capital dans sa vie. Le jeune poète qui n'avait pas encore dépassé l'âge de trente ans est arrivé

au Caire, capitale de Nasser, et alors le centre de rayonnement du monde arabe et du tiers-monde, pour le dire dans les mots de l'époque. Il y est arrivé en portant avec lui un grand capital symbolique que les médias en Égypte ont exploité largement, contribuant à sa prorogation avant son arrivée même. Peu après son arrivée au Caire, il se trouva partageant dans l'immeuble du grand journal *Al-Ahrâm* un seul bureau avec d'illustres noms de la culture arabe, tels Naguib Mahfouz et Tawfiq al-Hakim.

De tels éléments sont nécessaires pour reconstituer la scène réelle que je survole ici de mémoire et dans laquelle je revois Mahmoud Darwich évoquant son expérience cairote. Je me revois arrêté par une phrase qui lui a échappé et dans laquelle il apparut comme se parlant à lui-même dans un mélange d'étonnement et de satisfaction, l'ébauche d'un sourire se dessinant sur son visage : "Comment m'en suis-je sorti, j'étais si jeune et je ne suis pas devenu malade de moi-même !"

Mahmoud Darwich n'est pas devenu malade de lui-même, car il a pris la cause de la poésie très au sérieux. Reconnaissons-lui le fait qu'il l'a fait très tôt. À la fin des années 1960 par exemple, risquant de dilapider une part de son capital symbolique, il a lancé ce cri retentissant : "Épargnez-nous cet amour cruel !"¹ Par ce cri, il a rappelé aux critiques littéraires arabes, qui avaient exagéré l'éloge d'une nouvelle génération de poètes palestiniens dont il était le plus insigne, la priorité de la compétence poétique face à tout ce qui reste, y compris le patriotisme.

C'est dans ce contexte que l'on pourrait comprendre son appel à lire la poésie palestinienne comme faisant partie de la scène poétique arabe en général et à l'apprécier selon les canons de la poétique arabe, son legs et son histoire et non point à partir de considérations politiques et de partis pris nationalistes.

Dans ce sens aussi, l'on peut comprendre son appel à lire son œuvre poétique comme étant toujours en cours de

1. Article publié dans la revue *Al-Jadid*, n° 6, Haïfa, 1969.

constitution. Et c'est peut-être cela l'implicite de la phrase qu'il a maintes fois répétée et en maintes occasions, en parlant de la poésie en tant que métier et projet de vie. Certains poètes naissent d'emblée, et d'autres progressivement. Lui a toujours voulu se placer dans la deuxième catégorie.

Pendant la deuxième Intifada, pendant qu'on entendait réellement le bruit d'explosions et de tirs venus de très près, j'étais en discussion avec un ami à propos des événements alors en cours. Darwich était présent et gardait le silence. Une phrase m'a échappé : "C'est de la poésie !" ai-je dit en guise de commentaire des paroles de l'ami en question. Mahmoud sursauta alors et s'écria avec une colère manifeste : "Qu'est-ce qu'elle a la poésie ?"

Je ne crois pas exagérer quand je dis que cette chose appelée "poésie", chose indéfinissable et paraissant complètement personnelle, est, elle, l'huile magique dans laquelle il a trempé la lampe de sa vie et sous la lumière de laquelle il a vu tout ce qu'il a vu.

Traduit de l'arabe par Kadhim Jihad Hassan